

Éthiopiennes n° 101.

Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art. 2e semestre 2018.

ÉROTISME ET ÉSOTÉRISME ROMANESQUES : LES DESSOUS DE LA QUÊTE DANS *LE BAOBAB FOU* DE KEN BUGUL

Par Aliou SÈNE¹

Le roman *Le Baobab fou*² est marqué par une quête multiforme de la narratrice dont l'itinéraire évoque à s'y méprendre celui des contes de la jeune fille capricieuse³. L'héroïne-narratrice semble plongée dans une recherche ambiguë avec un puissant et frénétique besoin de se retrouver, de se comprendre et de comprendre le monde, de situer sa place dans un monde, dans une société et dans une famille on ne peut plus désarticulés.

La famille n'a d'ailleurs jamais su guérir le mal de l'héroïne-narratrice Ken Bugul. Elle n'a jamais su combler la solitude, le manque d'affection et de protection causés par le départ mystérieux de la mère. Une mère qui reviendra hanter la fillette de cinq ans, la jeune collégienne, la lycéenne, l'étudiante exilée et la bacchante délurée prise au piège de la luxure bruxelloise. Mais quelles sont les réelles motivations de l'auteure et de son substitut, héroïne-narratrice dans ce récit aux relents autobiographiques dont le scandale de l'érotisme orgiaque frise le sadisme⁴ ? Toujours est-il que, telle une mélancolique rengaine de lamentations et de jérémiades rythmant et innervant la narration d'une tonalité élégiaque, le sentiment d'abandon dû au départ de la mère sert de prétexte et de relief à la trame d'une tentative de donner forme et cohérence à une existence qui, apparemment, n'a pas de sens. Cette vie d'exil, de convoitise érotique ou culturelle n'en finit plus de s'engluer dans une apparente débauche sexuelle. Ce dernier aspect, pleinement et lucidement accepté, découle des deux ou trois premiers. Encore que le personnage Ken Bugul n'est, aucunement, dupe dans ces fugaces relations amoureuses. Par conséquent, il s'agit moins de l'amorale débauche sexuelle d'une innocente victime ou d'une cynique prostituée que d'une quête de soi grâce à la symbiose avec l'autre que l'on essaie de comprendre à travers l'offrande de soi. Autrement dit, il s'agit d'un ésotérisme de la quête métaphysique, spirituelle ou culturelle et, en définitive, mystique, sous le revêtement banal de l'esthétique ou de la poésie répréhensible et honteuse de

¹ Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal

² Ken Bugul, *Le Baobab fou*, Dakar, NEA, 1996. Dans le texte, on emploiera parfois *Bf*.

³ Cf. Dieng, Bassirou, « La quête chimérique, un exemple d'intertextualité », *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines*, Dakar, 1988. Ce motif du conte de la jeune fille capricieuse sera effectivement exploité par la romancière dans *La folie ou la mort*, Paris, Présence Africaine, 2000, à travers le rêve de Mom Dioum.

⁴ Sade, Marquis de, *Justine ou les malheurs de la vertu*, Peperview, Les classiques de l'érotisme.

- *La philosophie dans le boudoir ou les instituteurs immoraux, dialogues Destinés à l'éducation des jeunes Demoiselles*, La Bibliothèque électronique du Québec.

la prostitution, du dévergondage ou libertinage sexuel d'une excentrique. Aussi le sexe est-il le moyen d'exploration et de dévoilement d'un certain coin des sociétés africaine et occidentale.

1. Le sexe : tabou et mystère

Le réalisme érotique de la représentation objective, pour ne pas dire la banalisation du sexe dans le récit *Le Baobab fou* est un choix esthétique⁵ de l'auteure à travers la voix délirante de la narratrice. Ce choix a permis une entrée fracassante, très remarquée, de l'écrivaine dans le monde littéraire africain et surtout sénégalais qui était frappé d'une certaine bigoterie⁶. Dès lors, dans une dynamique de démythification, elle semble vouloir démythifier d'abord le sujet en lui enlevant tous les euphémismes et autres périphrases le couvrant du voile de la pudeur et du secret, mais édulcorant du coup toute la violence agressive et souvent avilissante qui l'assaille parfois. Cette perspective narrative de la déconstruction derridienne, n'envisage-t-elle pas de conscientiser et de dénoncer, en remettant en cause la situation d'innocence de l'enfance, de la fillette et de l'enfant africains en général et sénégalais en particulier, par rapport à la sexualité ? En effet, le sexe constitue un véritable paradoxe de ce point de vue. Il est évident, vu et su de tout le monde puisqu'il est une excroissance de l'anatomie humaine. Pourtant, il représente un cas de tabou, vu que personne ne semble en faire cas avec les enfants, qui sont paradoxalement si ouverts, si curieux du monde et d'abord d'eux-mêmes. C'est cette représentation d'interdit et de tabou, cette occultation de son imaginaire qui construit insidieusement tout le mystère qui entoure la problématique et qui encourage tous les abus de la part de certains hommes et femmes vicieux initiés à son usage. Il convenait de rectifier cette représentation pudibonde et d'occultation du sexe par une vive intrusion dans l'art de la représentation littéraire. Tels sont le grand mérite et le grand courage novateur et surtout révolutionnaire de la romancière sénégalaise Ken Bugul.

Par exemple, le tableau du gaillard toucouleur qui étalait son sexe dans la cour de la maison des locataires est particulièrement édifiant. Le pervers personnage est parfaitement conscient de son comportement attentatoire aux bonnes mœurs. Ainsi exposé, il attire les regards traînants parce que c'est une curiosité. Il est une énigme pour l'autre sexe non encore initié mais en pleines sensations érotiques dues aux mutations de la puberté. C'est le cas de l'héroïne Ken Bugul qui se souvient en affirmant :

Et parmi ces hommes, je découvris le sexe de l'homme. Un grand Toucouleur, beau comme les géants que les négriers embarquaient, était toujours allongé à demi, accoudé sur un coussin. Habillé d'un pantalon bouffant, il s'installait dans la cour l'après-midi, quand le soleil passait de l'autre côté et s'arrangeait pour que son sexe passât par la fente du pantalon bouffant, gracieusement offert aux regards qui s'attardaient. Tel le mien. Au début cela m'amusait seulement et par la suite éveillait le désir très fort de le toucher, de le voir entièrement. » (*Bf.*, p.136).

Dans cette dynamique d'abus, on peut évoquer le cas du surveillant général qui avait déjà un regard concupiscent, des envies lubriques, peut-être pédophiles, sur la petite Ken Bugul qu'il envisageait de prendre comme seconde épouse ; ce qui d'ailleurs, valut à la pauvre innocente collégienne d'être expulsée de son gîte comme une malpropre. (*Bf.*, pp.131-136).

⁵ , Morgane Guillemet, « De la représentation au mythe : l'ambiguïté féminine dans le roman libertin du XVIIIe siècle ». *Littératures*. Université Rennes 2 ; Université européenne de Bretagne, 2009.

⁶ Ken Bugul est une sorte de pionnière vu les dates de publication des œuvres traitant du thème dans l'article de Pierre N'DA : « Le sexe romanesque ou la problématique de l'écriture de la sexualité chez quelques écrivains africains de la nouvelle génération », *Éthiopique* n°86, 2011.

Relativement à ce contexte de vulnérabilité sexuelle, il faut souligner qu'elle confesse avoir été régulièrement violée par l'adolescente avec qui elle partageait le lit au retour chez la tante. Elle découvrait ainsi, avant la lettre, l'homosexualité féminine, le lesbianisme : « La fille avec qui je dormais n'allait pas à l'école et ne me laissait pas longtemps vagabonder en imagination. Elle m'écartait les jambes et se frottait sur moi. J'essayais de refuser, alors elle pinçait très fort et je n'osais pas crier, car la tante était couchée sur le lit en face. » (*Bf*, p.135).

Dans ces deux cas consécutifs, on constate que la jeune élève exilée, véritable souffre-douleur, est victime de cette sorte de tabou qui cache la question du sexe en y jetant un voile pudique.

Au total, l'innocente adolescente Ken Bugul a été précocément victime d'un viol permanent et obsessionnel, à son insu peut-être, de la part du regard et du désir des hommes adultes qui la côtoyaient. Le pire est qu'aucun adulte n'a jamais pris sa défense, et elle-même n'ose s'en ouvrir à personne. Le délinquant exhibitionniste n'est jamais inquiété, par pudeur sûrement, la mère n'a rien dit au surveillant et à sa femme, si tant est qu'elle ait été informée ; la jeune Ken Bugul elle-même n'osait pas crier de peur que la tante ne soit mise au courant et ne l'accuse d'être une sale menteuse. Ce qui n'est pas sans rappeler dans *L'État honteux*⁷ le baiser de la malédiction qui souille et corrompt définitivement la fillette en la jetant dans une tendance irrésistible à la fornication digne des filles de Pasiphaé, de Phèdre⁸ en particulier.

Mais là, il s'agit surtout de ce que Jean Fernand-Bédia appelle « violence sexospécifique » qu'il définit ainsi :

On nomme « violence sexospécifique », « violence basée sur le genre » ou encore « violence sexiste », tout acte perpétré contre la volonté d'une personne et résultant de sa détermination biologique ou de son rôle en tant qu'être sexué. Elle se manifeste sous la forme de croyances, de traditions, de comportements ou d'attitudes dommageables envers des individus en fonction de leur âge. La violence sexospécifique concerne les enfants tout autant que les adultes. »⁹.

Ainsi, la voilà qui se lamente comme un chœur antique : « Laissez, laissez les enfants vivre l'enfance. Aimez-les et mettez-les au chaud dans vos cœurs. » (*Bf*, p.170). C'est qu'elle se sent perdue, même après l'obtention de la bourse, car elle sait qu'elle fait une fuite en avant : « Je voulais découvrir quelque part ou en quelqu'un le lien sacré qui me manquait. Pourquoi ne pas aller à la recherche de « mes ancêtres les Gaulois » ? (*Bf*, p.170).

Précisément, le lien sacré qui manquait est douloureusement vécu quand elle gémit à la page 79 : « Chez-moi », cela m'avait manqué toute la vie ». Et tout cela découle de son « sevrage précoce », avec le départ de la mère (*Bf*, pp.79-82), alors qu'elle n'avait que cinq ans : « Je maudirai toute ma vie ce jour qui avait emporté ma mère, qui m'avait écrasé l'enfance, qui m'avait réduite à cette petite enfant de cinq ans, seule sur le quai d'une gare alors que le train était parti depuis longtemps. » (*Bf.*, p.81).

⁷ Labou Tansi, Sony, *L'État honteux*, Paris, Seuil, 1983.

⁸ Jean, Racine, *Phèdre*, Paris, Librairie Générale de France, 1985.

⁹ Jean Fernand, Bédia, « Le paradoxe de l'enfant-soldat, violeur, violé et protecteur de femme dans *Allah n'est pas obligé* et dans *Johnny chien méchant* », Université de Bouaké, p. 1.

En vérité, il s'agirait, par delà le combat démystificateur et démythificateur assimilable « au devoir de violence », la thématique éponyme du roman de Yambo Ouologuem¹⁰, d'une critique, d'une dénonciation en règle de la violence, de tous les abus et autres maltraitements contre l'enfant, en général, et la jeune fille en particulier.

Mais le caractère tabou et mystérieux du sujet se dissipant ainsi, sa dimension de mystère érotique reste une préoccupation pour l'héroïne narratrice Ken Bugul.

En tout cas, cette curieuse attirance érotique vis-à-vis du sexe opposé, conjuguée à l'autre curiosité qui est le besoin de vivre son autre personnalité d'acculturée ou d'aliénée de la colonisation, la poussent inévitablement dans les bras du premier Blanc venu. Ce sera d'abord le militaire qui était sur le point de rentrer en France : « Adolescente dans mon pays, je cherchais toujours à sortir avec un Blanc. À quatorze ans je sortis avec un Français qui faisait son service militaire » (*Bf*, p.53). Ensuite, une fois rendue en Belgique grâce à une bourse d'études, ses expériences et mésaventures sexuelles vont se succéder. Avec Louis, Jean Wermer l'homosexuel et le milliardaire homme d'affaires.

2. L'appétence sexuelle

Le viol, les abus de son monde, surtout masculin libidineux, ont vite fait de déniaiser la jeune Ken Bugul. Dès lors, pour combler la solitude et le manque affectif causés par son « sevrage précoce » dû au départ de la mère, et aussi pour satisfaire sa soif de l'autre, elle n'aura de cesse jusqu'à la possession. Cette situation de fornication sera d'abord créée puis amplifiée par l'école avec le fort potentiel érotique naturel de l'héroïne dès la puberté, avivée par son port vestimentaire à l'europpéenne qui intimide et exprime comme du mépris pour ses amis sénégalais, ceux-ci se sentent en vérité disqualifiés par son intelligence et son instruction supérieures. Distance établie et augmentée progressivement, en effet, par sa vive intelligence avérée qui la place régulièrement première de sa classe, raflant ainsi tous les prix en fin d'année.

Du coup, dans le bouillonnement hormonal de ce « fruit mûr à la chair ferme¹¹ » hurlant presque son appel au mâle, une conscience de son potentiel érotique de séduction et une prétention à le tester en flirtant avec ses supérieurs poussent insidieusement la jeune lycéenne Ken Bugul à séduire son professeur d'anglais qui, finalement, la déçoit :

L'année scolaire s'était écoulée dans l'ennui, le besoin que quelque chose se passât.

J'essayais de tomber amoureuse, comme on disait. D'un de mes professeurs de lycée. Je m'étais arrangée pour le lui faire comprendre, et comme je faisais partie des meilleurs en anglais, ce ne fut pas difficile. Il vint me rendre visite. Ce fut la première visite que je reçus chez le frère. Il avait l'attitude ambiguë du professeur et, par anticipation, de l'amant. Il avait essayé de m'embrasser, maladroitement, et j'avais refusé.

Dès que je découvris qu'il n'était rien d'autre qu'une apparence, je fus déçue. La dimension essentielle, où était-elle ? (*Bf*, p.160).

Mais elle ne se décourage pas pour autant. Elle est consciente d'être en âge de se marier selon la tradition dont elle est en train de s'éloigner. Et pourtant, d'une certaine façon, elle demeure

¹⁰ Ce dernier n'est-il pas parmi les premiers romanciers africains à traiter de la question, dans *Le Devoir de violence ?* Voir aussi ses *Mille et une bibles du sexe*.

¹¹ Allusion au poème « Femme Noire » de Léopold Sédar Senghor, *Chants d'ombre. Œuvre poétique*, Paris Seuil, 1990, pp. 16-17.

encore pucelle : « Je n'avais jamais découvert mon corps devant un homme, je n'avais jamais eu de rapports sexuels. » (en vérité, p.163). En effet, elle avoue s'être laissé dépuceler par son professeur d'histoire, aventure qui la laisse également sur sa faim sexuelle en quête d'assouvissement : « C'est cette année-là que je m'étais fait « dévierger » par mon professeur d'histoire. Expérience avec le corps, je n'en avais pas tiré ce que j'attendais des lectures, des propos tenus par les autres. La sexualité ne m'avait pas apporté l'orgasme. » (*Bf*, pp.163-164)

Les maladdresses de l'étudiant en droit et l'insatisfaction de cette expérience sexuelle (*Bf*, pp.268-270) entrent dans le même cadre de curiosité et d'appétence charnelles :

Je fréquentais un étudiant en droit, je l'avais déjà connu au lycée. Nous étions de bons copains plutôt. Puis c'était la mode : une étudiante à l'université, si elle était une fille sans prétention, une fille simple, elle sortait avec un étudiant. Sinon une fille à l'université fréquentait ceux qui avaient déjà fini l'université. Je voyais l'étudiant en droit souvent. Il expérimentait l'amour à l'occidental. Les baisers et les caresses étaient entrés dans les habitudes avec la colonisation. » (*Bf*, p.268)

Quoi qu'il en soit, sa quête de plénitude amoureuse et affective sera accentuée par son décalage d'avec le Sénégalais et l'Africain qui est établi de fait par sa facile maîtrise de l'école et de la culture françaises. Une métisse culturelle s'engendrant ainsi, l'écartèlement et le déchirement deviennent plus vifs et plus douloureux jusqu'à la rupture et au besoin de l'ailleurs.

Pour cette naufragée de la vie, la bourse apparaît alors comme une bouée de sauvetage qui, paradoxalement, servira à la noyer, à la perdre davantage. Pour cause, la narratrice est prise aux pièges d'une vie sinon romanesque, du moins aliénée à la culture occidentale qui évoque le bovarysme bourgeois développé au XIXe siècle par Flaubert et Tolstoï, respectivement dans *Madame Bovary* et *Anna Kéranine*. En vérité, cette facette de l'aliénation et du déracinement de Ken Bugul devra être mise plus que jamais en corrélation avec l'expérience sexuelle, parce que c'est en voulant comprendre le sens de sa culture européenne, en vérifiant d'abord le degré d'achèvement de sa mutation ou de son assimilation à celle-ci, qu'elle cherche et accueille voluptueusement le contact du Blanc à qui elle s'offre sans difficulté.

Or, dans la vue raciste et bornée de ce dernier, la femme noire n'est bonne qu'en tant que bacchante, quelles que soient sa valeur humaine et ses autres qualités. Alors, pour le cas de la narratrice Ken Bugul, on baise : Louis et la grossesse avortée (*Bf*, pp.53-64), Jean Weimer l'homosexuel et son ami François (*Bf*, pp.69-79), et le richard des derniers moments (*Bf*, pp.125-128). En outre, le féminisme embryonnaire qui transparaît à travers l'amitié de Leonora (*Bf*, pp.63-67) et plus encore son amitié ambiguë avec Laure (*Bf*, pp.73-74) s'apparentent au lesbianisme, surtout avec son autre très belle jeune amie (*Bf*, pp.99-100) dont les parents racistes ne veulent pas de Ken Bugul chez eux. Dans ce cadre de totale liberté sexuelle allant de l'homosexualité au saphisme ou lesbianisme en passant par la bisexualité et l'hétérosexualité, rappelons que Ken Bugul raconte son viol par une adolescente avec qui elle partageait le lit, puis son acceptation de cette jouissance entre femmes (*Bf*, p.135).

Bien mieux, pour une réelle perception de cette écriture brute du sexe, il faudrait, nous semble-t-il, la recadrer dans le contexte ultracontestataire des années 1960-1970, avec les hippies contestataires de la société capitaliste et bourgeoise de surconsommation qui revendiquaient une

liberté totale, surtout du sexe. Sous cet angle de vue, on peut relever cette analyse dans l'introduction de l'article « De la décolonisation du corps féminin à la décolonisation de la mentalité féminine : l'exemple de *Le Baobab fou* de Ken Bugul ¹² » :

Dans son univers littéraire, l'écrivaine cherche à décoloniser le corps féminin longtemps soumis à l'autorité masculine qui en fait sa chose. C'est dire donc que Ken Bugul refuse l'exploitation du corps de la femme au profit de l'homme qui seul est le maître du jeu dans la relation sexuelle. La romancière plaide pour l'émancipation de la femme sur tous les plans et attaque ouvertement les institutions sociales qui favorisent l'asservissement. C'est pourquoi les questions du libertinage sexuel, de l'homosexualité, du lesbianisme, de la prostitution qui sont tabous en Afrique, sont posées avec acuité dans *Le Baobab fou* afin de libérer la femme du fardeau de l'exploitation ; et, par-delà, décloisonner les mentalités sexiste, xénophobe et raciste qui empoisonnent l'épanouissement de la femme dans les couples mixtes en Afrique comme en Occident.

Cette thématique protestataire et revendicative était le leitmotiv du bouillonnement révolutionnaire étudiant puis social de mai 1968. Celui-ci a eu comme toile de fond le mouvement hippie coïncidant à la phase universitaire de la vie de la narratrice dans une grande partie de l'action relatée. Ce qui semble déterminer le caractère utilitaire et sociologique de cette écriture d'un engagement on ne peut plus scandaleux, mais marqué d'un puissant souffle protestataire. Le personnage Ken Bugul, après son odyssée, a fini par se démythifier de cette approche. Son exploration au moyen du sexe de la culture occidentale lui aura appris que l'Européen ne pratique pas la monogamie et n'y croit pas. Il se pervertit en fornicateur sous forme d'adultère, de concubinage voire d'homosexualité.

Mais toujours est-il que cette espèce de joie provocatrice, cette excentricité tour à tour jubilatoire et prostrée, gémissante et repentante dans le déroulement de la narration, alternant débauche et lamentation, laisse entrevoir une autre perspective de quête expiatoire, pour une pleine initiation et une réalisation spirituelle de la narratrice. En effet, dans ce qu'on peut appeler sa quête mystique pour se retrouver, pour se connaître dans son essence, le corps constitue un laboratoire d'expérimentation, une sorte de foyer initiatique.

3. L'ésotérisme du sexe comme moyen d'initiation mystique

La fureur de vivre, la sexualité débridée, vagabonde et libertine, cette sorte de libéralisme du corps, au-delà du scandale et de l'excentricité volontairement affichés, si caractéristiques des hippies et du contexte global protestataire auquel appartient une bonne partie des faits racontés dans le récit, cachent, ce nous semble, une quête mystique se situant dès lors dans une dimension positive supérieure, celle de la spiritualité.

D'abord, dans cette perspective, le procédé narratif mythicomerveilleux ouvrant et fermant le récit relève plus ou moins de l'extraordinaire magique et inscrit l'auteure dans une tradition orale empreinte d'ésotérisme. Aussi l'incipit du roman intitulé « La préhistoire de Ken » procède-t-il d'un ancrage oral du mythe fondateur avec le cavalier venu du nord. L'eau versée de la jarre à cette occasion qui fixa au sol le noyau issu du sirop-ndiambâne de Fodé Ndao (*Bf*, p.18) et l'empêcha ainsi d'être emporté par les torrents de la première tornade de l'hivernage (*Bf*, pp.20-21), puis la germination qui en découla, la croissance fulgurante (*Bf*, p.31) du baobab fou jusqu'à

¹² In *Penser les décolonisations*, « École d'été 2016 », « Décolonisation de la pensée »

la perle s'enfonçant dans l'oreille de la narratrice (*Bf*, pp.39-41), en passant par l'incendie (*Bf*, pp.24-25) qui ravagea le village, entraînant ainsi la dispersion des premiers occupants, sont des séquences dignes du conte et surtout du mythe fondateur. Déjà, le baobab, par son élection parmi une dizaine de noyaux (*Bf*, p.18), par sa germination tout aussi inexplicable, sa survie au feu de l'incendie et à l'environnement humain et animal pour finir par sa rapide croissance, apparaît comme la métaphore ou l'allégorie de Ken Bugul¹³ qui parvient elle aussi à survivre dans un cadre sinon hostile, du moins très difficile. Sous cet angle d'interprétation, la perte de la mère, cette séparation douloureuse pour la narratrice, et tous les déboires qui en ont découlé, peuvent bien être compris, métaphoriquement, comme son déracinement de l'Afrique mère. Du coup, à l'image de ce qui s'observe chez les poètes de la négritude, la mère biologique tant réclamée signifie aussi les valeurs culturelles africaines dont la narratrice aliénée par l'école et la colonisation se sent frustrée.

En outre, l'écriture brute quasi psychanalytique et surréaliste au sens d'automatisme pur, chère à André Breton, et cette oralité du récit à la première personne si distinctive de l'autobiographie sont une forme d'exutoire cathartique manifestant une quête d'issue et de guérison par rapport au traumatisme existentiel de l'héroïne. Cette écriture quasi psychédélique est probablement en rapport avec l'expérience de la drogue. Il s'agit de l'expression d'une poétesse-chaman en pleine extase et délire inspirateurs. Dans ce cadre, selon la dynamique de Stéphane Labat¹⁴, le départ de la mère est la manifestation de la crise ou de la modalité de l'élection chamanique de Ken Bugul. D'ailleurs, la mère aurait compris le potentiel de puissance mentale et spirituelle de la fillette, sa capacité de survie, en la laissant seule. On découvrira dans *De l'autre côté du regard* que c'était au profit de sa nièce Samanar, très vulnérable, elle.

Ainsi, son comportement semblable à celui du *Loup des steppes* d'Hermann Hesse en quête de son double féminin Hermione reconstituant l'androgynisme ou l'hermaphrodite originel, la tentation du suicide quand bien même ce serait un phénomène presque étranger aux sociétés africaines et donc à la société sénégalaise, caractérisent la personnalité de Ken Bugul dans sa perspective initiatique de la spiritualité sexuelle. La narratrice est en train de vivre une crise intérieure aiguë, même en pleine ébats sexuels. Elle s'en veut et est sur le point de vomir de dégoût d'elle-même et de ses partenaires, rappelant ainsi le Sansara de l'autre personnage du *Siddhârta* de Hesse, héros du roman éponyme¹⁵ de cet auteur, après sa rencontre avec la péripatéticienne Kamala et son entrée dans le monde comme commerçant chez Kamaswami. Dans ce cadre le nom de sa rivale, source de ses malheurs, Samanar évoque aussi bien le Sansara que le Samana bouddhiques ou le chaman. C'est elle l'épreuve initiatique ou qualifiante de Ken Bugul dont celle-ci devra triompher.

C'est qu'il importe d'inscrire cet angle d'étude dans la perspective ésotérique de l'expérience mystique de la spiritualité du sexe, en répétant que cette excentricité, tour à tour jubilatoire et prostrée, gémissante et repentante dans le déroulement de la narration alternant

¹³ Cf. Rodah Sechele-Nthapelang, « Écriture femme et le retour à l'enfance pour mieux se définir : *Le Baobab fou* de Ken Bugul », University of Botswana. Dans ce sens, une traduction en anglais du titre dans une publication américaine, *The abandoned Baobab*, est très significative

¹⁴ Labat, Stéphane, *La poésie de l'extase et le pouvoir chamanique du langage*, Paris, Maisonneuve et Larousse, 1997.

¹⁵ Hesse, Hermann, *Siddhârtha*, traduit de l'allemand par Joseph Delage, Paris, Grasset, 1950.

débauche et lamentation, laisse entrevoir une autre perspective de quête expiatoire, pour une pleine initiation et une réalisation mystique de la narratrice. En effet, dans ce qu'on peut appeler sa quête mystique pour se retrouver, pour se connaître dans son essence, le corps constitue un laboratoire d'expérimentation, une sorte de foyer initiatique :

Le sexe est par nature un acte initiatique et est utilisé comme tel dans les cultes de Dionysos ou de Shiva. Les Vrâtya, groupe mystérieux de l'Inde décrit dans les Vedas, avaient recours, lors de leur cérémonie la plus importante, le vrâtyatoma, à une prêtresse très particulière, la « prostituée sacrée ». Celle-ci s'accouplait rituellement avec le chantre ou un brahmacarin. Ce dernier, considéré comme un initié, voyant, pratiquant l'extase et dont le premier vœu est la chasteté, s'unissait pourtant avec la prostituée lors d'un véritable sacrifice. L'union sexuelle jouait un rôle primordial dans certains rituels védiques, soit dans un but de fécondité universelle, soit pour créer une « défense magique ». Dans tous les cas, elle est considérée comme un **sacrement**, une resacralisation de la personne humaine et de la vie. Jésus lui-même est en contact avec la prostituée Marie-Madeleine qui joue un rôle très important dans la Bible.¹⁶

Autrement dit, cette immersion dans l'orgie sexuelle, cette incarnation de « la prostituée sacrée », cette saturation sexuelle qui est loin d'être une satisfaction ont fini par la réveiller, de cet éveil bouddhique, avec le joli manteau offert par le riche homme d'affaires et surtout après le scandale de la scène de prostitution du client au chien noir criard. Le ras-le-bol qui est son dégoût identifiable à la saturation de sansara de Siddhârta, la hantise du suicide et la consommation de la drogue, qui sont des expériences initiatiques de dérèglement des sens, consacrent la filiation de l'écrivaine et de son héroïne dans la tradition chamanique des poètes mystiques.

Renouant avec la folie évoquée tout d'abord dans le titre de l'œuvre, son « retour au pays natal », parmi les siens, est l'occasion de revivre une forme de panthéisme, d'ésotérisme animiste africain de l'enfance qui clôt la quête du récit avec une sorte de réconciliation délirante et festive avec soi. En effet, comme ce fut le cas du prologue, « La préhistoire de Ken », la clôture du récit se présente sous la forme d'un épilogue magico-merveilleux d'une originalité narrative époustouflante, celle de l'extase spirituelle de la voyance:

Les retrouvailles furent applaudies par le baobab mort depuis longtemps. « Ce baobab que tu vois là, il est mort depuis longtemps ». « Mais comment est-ce possible ? Il est là, debout, il a toutes ses branches ». « Oui, mais il est mort ». J'avais pris rendez-vous avec le baobab, je n'étais pas venue et je ne pouvais pas l'avertir, je n'osais pas. Le rendez-vous manqué lui avait causé une profonde tristesse. Il devint fou et mourut quelque temps après. Le matin où je suis arrivée au village, tous les autres baobabs s'étaient cachés derrière leurs troncs, en repliant leurs branches en un feuillage touffu. Le soleil veillait le défunt qui était tout en lumière. Les oiseaux portaient le deuil. Les petits papillons blancs et jaunes sillonnaient l'air de leurs ailes lumineuses et tremblantes. Sans paroles, je prononçais l'oraison funèbre de ce baobab témoin et complice du départ de la mère, le premier matin d'une aube sans crépuscule. Longtemps, je restai là devant ce tronc mort, sans pensée. » (*Bf*, pp.181-182).

Avec une poétique chamanique d'un surréalisme déroutant, métaleptique, le paysage et les personnages, le temps et l'espace semblent on ne peut plus enchevêtrés dans une exaltation élégiaque. En effet, le Baobab mort et vivant, disparu et présent apparaît tour à tour comme un amant déçu, comme l'allégorie du personnage de Ken Bugul et comme un fidèle ami. En tout cas, son « âme », sa présence ectoplasmique ou fantomatique est visible pour l'héroïne qui prend les autres baobabs comme des voisins solidaires et peut-être un tantinet effrayés.

¹⁶ Labat, Stéphane, *La poésie de l'extase et le pouvoir chamanique du langage*, Paris, Maisonneuve et Larousse, 1997, pp. 109-110.

Conclusion

La cruauté, la violence psycho érotique débridée, en un mot la licence narrative de la sexualité excentrique et de ses corollaires dans *Le Baobab fou* sont grosses de danger pour le lecteur timide et pudibond, profane à cette forme obscène et scandaleuse de la représentation du sexe ; âme bigote, s'abstenir. Et l'auteure peut alors s'approprier les propos de la comparaison de Lautréamont conseillant la prudence au lecteur à l' « âme timide » comme le ferait la vieille grue¹⁷. Mais ce n'est que la douloureuse et simple expression de l'aliénation culturelle faite de déracinement et d'écartèlement et engendrée par la colonisation via le canal de l'école. Aussi, si les deux premières sections, par le biais de l'érotisme romanesque déterminant, s'inscrivent dans la thématique dénonciatrice et contestataire de la littérature utilitaire engagée sociopolitiquement, la troisième section sublime-t-elle la portée du sujet ou de la thématique en la projetant sur une dimension spirituelle de l'initiation mystique. C'est que toute cette forme d'excentricité, de provocation et de licence sexuelle n'est que le camouflage, le masque ou le déguisement rituels qui, au-delà de cette espèce d'esthétique de réclame qu'elle constitue, dérobe la véritable intention de l'auteure et de la narratrice qui est la quête mystique de leur ontologie, de leur identité spirituelle et ésotérique, en un mot, de leur âme.

Bibliographie

BECHTEL, Guy et CARRIERE, Jean-Claude, *Le livre des bizarreries*, Paris, Robert Laffont, 1981.

Bédia, Jean-Fernand, « Le paradoxe de l'enfant-soldat violeur, violé et protecteur de femme dans *Allah n'est pas obligé* et *Johnny chien méchant* », Université de Bouaké, stigma.site.free.fr/textes.2007/9.doc, p. 1, 17 mai 2019.

DIENG, Bassirou, « La quête chimérique, un exemple d'intertextualité », *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines*, Dakar, n° 1988, pp. 67 à 79.

FLAUBERT, Gustav, *Madame Bovary*, Paris, Ministère de L'Education Nationale, 1972.

FREUD, Sigmund, *Totem et tabou, Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, Édition électronique 2008, [http://www.anthropomada.com/bibliothèque/Sigmund FREUD.pdf](http://www.anthropomada.com/bibliothèque/Sigmund%20FREUD.pdf).

GUILLEMET, Morgane, « De la représentation au mythe : l'ambiguïté féminine dans le roman libertin du XVIIIe siècle ». *Littératures*. Université Rennes 2 ; Université européenne de Bretagne, 2009. HESSE, Hermann, *Le loup des steppes*, Paris, Editions Calmann-Lévy, 1947.

- *Siddhârtha*, traduit de l'allemand par Joseph Delage, Paris, Grasset, 1950.

KEN BUGUL, *La folie ou la mort*, Paris, Présence Africaine, 2000.

- *De l'autre côté du regard*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2004.

LABAT, Stéphane, *La poésie de l'extase et le pouvoir chamanique du langage*, Paris, Maisonneuve et Larousse, 1997. LABOU TANSI, Sony, *L'État honteux*, Paris, Seuil, 1983.

¹⁷ Lautréamont, Isidore Ducasse, Comte de, *Œuvres complètes, Les chants de Maldoror, Lettres Poésies I et II*, Paris, Gallimard, 1973, pp. 17-18.

LAUTREAMONT, Isidore Ducasse, Comte de, *Œuvres complètes, Les chants de Maldoror, Lettres Poésies I et II*, Paris, Gallimard, 1973.

N'DA, Pierre : « Le sexe romanesque ou la problématique de l'écriture de la sexualité chez quelques écrivains africains de la nouvelle génération », *Éthiopique* n°86, 2011.

- Penser les décolonisations, « École d'été 2016 », « Décolonisation de la pensée »

OUOLOGUEM, Yambo, *Le Devoir de violence*, Paris, Seuil, 1968.

- *Mille et une bibles du sexe*, Paris, Éditions du Dauphin, 1969.

RACINE, Jean, *Phèdre*, Paris, Librairie Générale de France, 1985.

RODAH Sechele-Nthapelelang, « Écriture femme et le retour à l'enfance pour mieux se définir : *Le Baobab fou de Ken Bugul* », University of

Botswana, <https://ler.letras.up.pt/uploads/ficheros/8705.pdf>

SADE, Marquis de, *Justine ou les malheurs de la vertu*, Édition

Peperview, Les classiques de l'érotisme.

- *La philosophie dans le boudoir* ou les instituteurs immoraux, dialogues destinés à l'éducation des jeunes demoiselles, la Bibliothèque électronique du Québec.

SENGHOR, Léopold Sédar, *Chants d'ombre, Œuvre poétique*, Paris, Seuil, 1990.

TOLSTOÏ, Léon, *Anna Karénine*, Paris, Hachette, 1885.